

"Une vision apocalyptique du futur qui nous entraîne dans un récit au pessimisme absolu. C'est pourquoi la chute est tellement déstabilisante. Une ultime note d'espoir qui brouille le sens du discours, résolument manichéen. Le film a le mérite de susciter une réflexion, voire la polémique".
Christine Trigo, étudiante cinéma

"Un travail remarquable. Je n'aime pas du tout le début. La fin est admirable."
Jean Regembal, juré fest. Vanves

"Bravo. Tout ce que je peux dire, c'est : "évitons ça si c'est encore possible". Et sur la forme : votre style percute, heurte, affole, repose."
Stéphane Azouze, régisseur -juré fest. Alfortville

**"Enfin un réalisateur qui a quelque chose à dire.
Poète et réaliste. Film très personnel"**
Brice Caharel, chef opérateur -juré fest. Alfortville

"Le sujet est très intéressant, original mais malgré tout assez conformiste dans son exposé, car déjà actuellement dans les laboratoires d'images virtuelles on est beaucoup plus loin que ne dit le film (...). Bon montage, très bonne technique et surtout excellent jeu".
Jean Defontaine, juré fest. Nat. FFCV

"L'année 2003 est déjà là! Exclusion, solitude, individualisme, règne du business... Vision pessimiste que l'on peut partager, mais il y a cette séquence finale pleine d'espoir et poétiquement exprimée. Ce film a été voulu oppressant, il l'est et, malgré quelques longueurs, on sent la montée du rythme angoissant. J'ai beaucoup aimé."
Jean Lebastard, juré fest. Nat. FFCV

"On ne sait pas très bien où vous voulez en venir. Ça ne nous intéresse pas"
Barbara Häbe, resp. programmes courts Arte

"Excellent. Nous prend aux tripes. Des mouvements de caméra agressifs et faussements maladroits créent le malaise. Peut-être les emprunts à d'autres films sont-ils des facilités? Avec peu de moyens matériels, on peut donc faire du cinéma!"
Marie-Claire Calmus, écrivain, comédienne

"Excellentement angoissant"
Stéphane Renard, musicien

"Un petit chef-d'œuvre. Il faut le voir plusieurs fois pour vraiment l'apprécier"
Paul Scoccini (de mémoire)

"C'est génial. Ça me fait penser à *Orange mécanique*. Avec un film pareil, qu'est-ce que tu fous encore à la Fédé?"
Daniel Renaudot (de mémoire)

**"Accordez-moi deux minutes : le temps
d'aller me suicider"**
Pierre Benoist -réalisateur dessins animés

"Ma première impression, ça a été : qu'est ce que c'est merdique. Arrivé à la scène finale, tout a soudainement pris sens, et finalement j'aime bien."
Vania, Cercle du C.M. (de mémoire)

"Êtes-vous un homme heureux? Montreriez-vous ce film à vos enfants?..."
Femme dans le public, débat à Vanves (de mémoire)

"Ah bon!? C'est vous qui avez fait *Miserere*?
Je m'imaginai un jeune marginal allumé
avec la barbe et les cheveux long..."
Monsieur dans un festival (de mémoire)

"Belles images. Pas bien compris sujet"
Marie-Claire Tesson -service culturel
ville de Vanves

Le parcours du film

Festival international vidéo Cabestany (Grand Prix)
Festival Seine Vidéo Alfortville (Grand Prix)
Festival vidéo Champagne au Mont d'Or (Grand Prix)
Festival vidéo Le Francilien (Francilien d'Or)
Festival du court-métrage non-pro. St-Gély (1er Prix)
Concours URCVIF (prix du langage le plus innovateur)
Concours National FFCV (Victoire d'Or Fiction)
Clap d'Or Sens (prix spécial "pour son cri")
Coupe de l'amitié Vanves (médaillon bronze)
Rencontres Nationales Objectif Image (nommé Création)
Festival Images 96 Toulouse (prix du public)
Festival du court-métrage Evreux (meilleur film non-pro)
Festival vidéo Caussade (prix spécial du jury)
Festival vidéo des 7 Vallées /Beaurainville (primé)
Festival vidéo Estavar-Llivia
Festival du film Cogolin
Festival vidéo Vebron
Vidéo Formes Clermont-Ferrand
Festival Zdroj Polanica-Pologne (1er prix)
Festival der Nationen Ebensee -Autriche (Ours de bronze)
Rencontres "Fenster zum Osten" Berlin- Allemagne (mention)
Fest. Luga/St-Petersbourg -Russie (prix de l'originalité du langage cin.)
Festival de fiction vidéo non-pro Gand -Belgique
Journées Film et Vidéo Bad Liebenstein -Allemagne
Festival IDAF Duisbourg-Allemagne
Festival Création Vidéo Liège-Belgique
Mondial de la vidéo Bruxelles-Belgique
Concours UNICA Almelo-Hollande
Festival Golden Knight La Valette-Malte
Festival vidéo JVC Tokyo -Japon

photo-ciné-club PTT
Objectif Image Paris

Mise en page : Charles Ritter

Ils ont écrit sur *Miserere*...

"On sent chez l'auteur une sensibilité et une interrogation en face des problèmes sociaux et rationnels de notre époque (banlieue, drogue, misère, insécurité). Il a su traduire le déferlement des problèmes d'un présent injuste et difficile, et des conséquences morales et matérielles qui en découlent.

L'auteur agit en témoin concerné par le négatif et le pessimisme des faits. Et pourtant, il ne peut s'empêcher de paraître une sensibilité beaucoup plus tendre que le sujet veut le dissimuler. Il s'accroche à la présence pas toujours visible de cet ange gardien qui continue à nous guider vers un horizon beaucoup plus clair et dégagé.

Dans ce film, le montage particulièrement technique dans les expressions les plus rythmées et les plus délicates arrive à se faire oublier (ce qui prouve toute sa valeur), les cadrages, les mouvements de caméra qui arrivent à l'essentiel dans un environnement volontairement confus sont la preuve d'un véritable talent de construction. Un film où la technique est au service de l'idée".
André Huteaux (in *L'Ecran*)

"Un film déroutant dans son déroulement (une écriture percutante d'effets de caméra, de cadrages insolites) et son sujet (la vie aujourd'hui faite de misère, de rêve, de technologies...), mais qui réussit à nous toucher avec cette pointe d'espoir du plan final. Un film à voir et à revoir".
Michel Body (in *Flash Reporter*, revue 4è Région FFCV)

"Une parabole futuriste sur le monde virtuel et la violence de l'urbain".
Didier Husson (in *Caméra Vidéo*)

**"Réalisation difficilement accessible. Je n'ai pas
trouvé de fil conducteur dans cet amalgame d'ima-
ges. Dommage"** (note: 4/10)
Michel Bertereau -cinéaste amateur, juré URCVIF

Cinéclip

NUMÉRO SPÉCIAL

"Du grand cinéma réalisé avec une excellente maîtrise technique. Une réalisation que personne ne pouvait écarter de son propre classement. Mais le sujet me laisse mal à l'aise, l'apogée de la violence, de la drogue, de la mendicité, du sida, tous ces sujets que nous vivons chaque jour, dans la rue, par la presse, par la télévision

**"Etrange, dangereux, désespéré, magnifique. Bravo.
C'est pour moi, et de très loin, le meilleur film de la
programmation"** (note: 10/10)
Ingrid Jaulin -comédienne, jurée URCVIF

(et il n'est pas besoin d'attendre l'an 2003 pour les ressentir), était-il vraiment utile de nous les rappeler une fois de plus par un film même s'il se termine par un message d'espoir, il n'aide malheureusement pas à résoudre ces graves problèmes".

Roger Bigeon (in *L'Ecran*)

"L'attelage Cloran / Arvo Part / Ritter tire dans le même sens. Beaucoup de souffle et d'amplitude, et... franche radicalité dans la filmographie".

Gérard Bailly, comédien

"Un film que je n'ai pas aimé, malgré une technique de prises de vue bien maîtrisée. Mon jugement n'est pas fondé sur des images qui peuvent choquer, sur le malaise qu'elles peuvent engendrer, mais sur la façon dont elles sont utilisées, sans liaison commune entre elles. Sorte de clip noir de l'année 2003 où alternent une succession de spots balayant des écrans de télévision ou d'ordinateurs en alternance avec des "zappings" de plans où l'amour est fait avec des préservatifs sur la bouche, où l'on se tape sur la gueule dans les caves, où l'on casse tout dans ce "système de merde", agrémenté d'une bande son qui perturbe les cours de la bourse. Puis survient le calme après la tempête : deux pauvres filles sur une plage unissent leur solitude pour un chemin commun. Auraient-elles trouvé le bien qui m'échappe? J'en doute".

Michel Bertereau (in *Projections*)

Pour une relecture de *Miserere*

ON PEUT APPLIQUER AU CINÉMA ce que Paul Valéry écrit à propos de la poésie : *Mes vers ont le sens qu'on leur prête. Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à moi, et n'est opposable à personne. C'est une erreur (...) de prétendre qu'à tout poème correspond un sens véritable, unique, et conforme ou identique à quelque pensée de l'auteur.* Tentons, dans cet esprit, une interprétation ou, si l'on veut, une relecture du dernier film de Charles Ritter, *Miserere*. Il ne s'agit pas ici, on s'en doute, de faire preuve d'originalité à tout prix. Il s'agit simplement de souligner certains aspects du film qui ont été, nous semble-t-il, peu explicités jusqu'ici mais qui, une fois rassemblés, forment une trame pouvant expliquer globalement le propos du film.

Dès les premières images, on est **PLONGÉ AU CŒUR D'UN MYSTÈRE** : non pas seulement dans le sens habituel du terme, mais aussi dans son sens médiéval - *pièce de théâtre à sujet religieux, où l'on faisait intervenir Dieu, les saints, les anges et les diables.* Le mystère de *Miserere* apparaît, au cours du déroulement du film, comme la représentation d'un **DRAME MYSTIQUE SUR FOND D'ANTICIPATION** sur le siècle à venir. Tous les ingrédients sont réunis pour cela : débat initial sur l'existence de Dieu, tableau de la misère humaine croissante dans une société décadente et privée d'espoir, meurtre d'une victime innocente et expiatoire, rédemption qui en découle (mais sans doute seulement partielle, et sans joie) de la principale héroïne, aidée par son ange gardien. Revenons plus en détail sur ces éléments, en les analysant dans l'ordre chronologique.

Le débat initial sur l'existence (ou la nécessité) de Dieu donne d'emblée le ton : deux personnages énigmatiques discutent avec véhémence pour savoir si l'âme humaine (future?) **RESSENT OU NON LE BESOIN DE DIEU**. On songe au prologue du *Faust* de Goethe (autre mystère, qui se réfère clairement au Moyen Âge) où Dieu et le Diable discutent à l'aprem de la possibilité du salut du savant. Ici, les deux personnages s'expriment en anglais, et ce n'est sans doute pas un hasard : l'anglais est devenu, dans le monde contemporain, la langue universelle comme le fut le latin dans l'Antiquité et au Moyen Âge - la langue du savoir, celle des scientifiques, mais aussi la langue du pouvoir, celle des maîtres de la Terre, et aussi la langue ésotérique, celle des initiés et des clercs, à laquelle les oubliés de ce monde n'ont pas accès.

Les **OUBLIÉS DE CE MONDE** : l'auteur décrit longuement leur détresse, dans une société où la haute technologie s'impose partout, connaît des développements inouïs, mais où la misère morale et sociale atteint aussi des niveaux extrêmes. Le contraste entre ces deux paroxysmes apparaît comme radical, et l'auteur, dans ses commentaires en marge de son œuvre, considère qu'il s'agit là du sujet central du film. L'on peut d'ailleurs se demander (mais la question est sans doute naïve) s'il n'y a pas une relation de cause à effet entre

ces évolutions en sens inverse : les progrès technologiques ne seraient-ils pas engendrés par le besoin de combler, artificiellement, le vide d'une vie sociale en pleine décadence? Ou bien cette décadence résulte-t-elle, au contraire, des avancées de la technologie, qui isolent l'individu dans un **MONDE D'ARTEFACTS**, rendent impossible le dialogue avec l'autre et, en même temps, accroissent le chômage? Des images particulièrement fortes illustrent ces interrogations : les gestes désordonnés du jeune homme dans le métro, en pleine séance de réalité virtuelle, ignorant la présence de la voisine ; et le baiser, avec préservatif, des amoureux qui s'embrassent sans joie...

On voit ici planer le **FANTÔME DE L'ABSURDE**, dont Camus décrivait déjà la présence dans *Le mythe de Sisyphe*, en donnant comme exemple la mimique d'un homme dans une cabine téléphonique, que l'on voit faire des gestes en parlant, gestes privés de sens car on n'entend pas ses paroles.

Pour que le tableau soit complet, il s'y ajoute la présence de la violence. Celle-ci apparaît comme une sorte de réponse (ou d'écho?) à l'absurdité du monde. Elle est omniprésente dans le film. Violence dans le métro, violence dans l'immeuble où une bande de jeunes détruit tout sur son passage, sans raison apparente, violence dans la cité où chacun doit se faire accompagner par un vigile, **VIOLENCE DU LANGAGE CODÉ DES HOMMES DE POUVOIR** et d'argent, à grand renfort de sigles, de chiffres et d'expressions incompréhensibles, violence, enfin, des immenses affiches vantant des produits de luxe auprès d'une population qui ne dispose même pas du nécessaire. Cette dernière image renvoie à une autre référence, cinématographique cette fois, celle des affiches publicitaires à l'époque de mai 1968, filmées par Roger Danel dans *La vraie vie est ailleurs*, avec, pour tout fond sonore, des rafales de mitrailleuses en action. Mais qui s'en souvient aujourd'hui, près de trente ans après?

Le sommet de la violence et de l'absurde est atteint, évidemment, avec le meurtre du jeune homme, amant de l'héroïne. La raison de ce meurtre n'est pas clairement indiquée mais on n'est pas vraiment surpris, tellement la tension monte tout au long du film. L'assassinat de la victime, perpétré par un technocrate particulièrement antipathique, se produit subitement, sans préméditation semble-t-il, incarnation totale de l'absurde. Il n'en garde pas moins un **CARACTÈRE EXPIATOIRE** évident : le jeune homme symbolise l'amour et l'innocence, deux sentiments ou qualités également insupportables dans un monde dominé par la violence et le chacun pour soi. Deux plaintes retentissent longuement : celle d'une chanteuse d'opéra dont les mots sont indiscernables mais qui traduit bien le tragique de la situation, et celle de l'héroïne, blessée au plus profond de son cœur et inconsolable.

L'épilogue est une sorte de **RÉDEMPTION TRISTE ET SEREINE À LA FOIS**. Il y a d'abord la présence de la mer, le bruit des vagues. Brusquement, on respire, l'étau se desserre. On est à nouveau en contact avec **L'INNOCENCE DES CHOSES**, des grandes forces de la nature. L'héroïne est agenouillée face à la mer. Qu'on nous permette de citer encore Valéry (dans *Le cimetière marin*) : *Une fraîcheur, de la mer*

exhalée / Me rend mon âme... ô puissance salée! / Courrons à l'onde en rejaillir vivant! Mais il ne s'agit pas ici de résurrection. A côté de l'héroïne, encore prostrée, on voit apparaître l'ange - son ange gardien - qui semble vouloir apporter la réponse à l'interrogation fondamentale : **POURQUOI TOUT CECI?** En fait, il ne répond pas, mais prononce des paroles de bonté et de consolation. L'héroïne retrouve peut-être un sens à la vie, ou seulement un peu de courage, dont le symbole est qu'elle abandonne sa prostration et se met à marcher le long de la mer... On le voit, les caractéristiques d'un **MYSTÈRE** semblent bien réunies, même s'il s'agit d'un mystère moderne où le **DÉSEPOIR A TENDANCE À L'EMPORTER SUR L'ESPOIR**. Le contexte du film est la décadence de la société dans une civilisation technologique exacerbée. Et le **TEXTE** profond du film, ou si l'on préfère le sens étymologique, sa **TRAME**, nous paraît être celle d'un **DRAME SPIRITUEL SUR LE SENS DE LA VIE ET LE PROBLÈME DU MAL**. Ce drame, certes situé dans le siècle à venir, est cependant aussi vieux que l'humanité. On objectera à cette interprétation l'incohérence apparente du film, que certains spectateurs ont reprochée à l'auteur. Mais on ne peut reprocher ce défaut à une œuvre dont le propos est, précisément, de dénoncer l'absurdité du monde. On reviendra, pour terminer, sur la présence singulière de l'ange. Curieux leitmotiv, qui a marqué le Concours régional d'Ile-de-France 1996, avec trois films y faisant clairement référence : on se rappelle qu'outre celui-ci, il y avait *Un visage d'ange* de Philip Malca, et *Au pied de l'archange* de Bernard Bioux. Cette présence marquée d'un thème plutôt oublié dans notre société matérialiste, renvoie au récent livre de Michel Serres, *La légende des anges*, qui souligne au contraire l'importance du **RÔLE DE L'ANGE**, à la fois médiateur et moraliste, dans la civilisation contemporaine. *Etre-ange*, n'est-il pas vrai?

Jean Denège

Votre film a soulevé de véritables débats passionnés entre les membres du jury. Il est clair qu'on ne sort pas indemne d'une projection comme celle-ci. Des impressions, aussi contradictoires qu'elles puissent être, vous savez en provoquer. Et c'est tout à votre honneur.

N'ayons pas peur des mots. Que votre film ait été compris ou non, il est d'une qualité technique et d'un discours scénaristique brillants. Votre regard visionnaire nous renvoie à une grande, voire une trop grande lucidité sur notre société actuelle. N'est-ce pas là la poésie recherchée par les grands auteurs de fantastique? Et vos références médiatiques, publicitaires, cinématographiques, concordent toutes vers cette clairvoyance. Vous parvenez à éveiller les esprits engourdis. Cela ne fait pas forcément plaisir, mais c'est ça aussi le cinéma : provoquer la réflexion. Bonne continuation (...).

Le jury et les organisateurs
(du Festival vidéo des 7 Vallées / Beaurainville)

"Un cri de révolte et de douleur"

(...) Avec le film de Charles Ritter, on passe à la vitesse supérieure, celle du film d'auteur. Une citation de Vaclav Havel, disant en substance que l'homme devient de plus en plus indifférent au sens de la vie, déclenche une bourrasque d'images en noir-et-blanc, toutes en mouvements saccadés, montées en non-raccord, images soutenues par une musique envoûtante et obsédante aux sombres sonorités, avec l'insipide récitatif des cours de la bourse.

Que montrent ces gros plans? Nous sommes projetés en 2003. La télévision est omniprésente. Une télé que l'on zappe sans arrêt, aucun sujet ne retient l'attention, la pub introduit quelques couleurs baveuses, mais c'est pour dire la vacuité de son contenu. Surgissent quelques personnages, une femme mère dont la fille vit d'un "précaire suffisant", elle-même travaille à un tournage avec une Marilyn Monroe "virtuelle". Ailleurs un "décideur", sorte de technocrate fascinant, donne ses ordres dans un langage codé. Un ado vit avec son jeu vidéo vissé sur le visage. Bref, un monde pollué, pourri, dominé par le chômage, la drogue, la violence, un monde où la carte à puces devient le seul moyen de communication. "Heureusement qu'il y a l'amour", dit une voix que contredit l'image.

On est abasourdi par tant de noirceur, jusqu'au moment où le bruit des vagues supplante la musique, l'image blanchit et une jeune fille désespérée s'agenouille sur la grève. Comme le Petit Prince dans le désert, apparaît alors une fillette : c'est son ange gardien qui affirme avoir été toujours à ses côtés dans les pires moments. Belle image des traces de quatre pieds sur le sable, et l'ange de dire quand il n'y a qu'une trace de pas : "là il a fallu que je te portes". Voilà qui est apaisant mais qui pose problème sur le sens global du film. La majeure partie fonctionne de par sa forme pour dénoncer l'éparpillement de l'être, son instabilité, sa précarité, sa dérilion, l'abolition de tout humanisme dans un monde cabotique où la jeune génération a du mal à prendre conscience du réel. C'est là le cri majeur, d'autant plus pertinent que le sens naît de la forme.

On arrive à la conclusion que toute évolution vers un mieux être, un mieux vivre est bloquée. La "chosification" sartrienne est un état de fait. Or, l'introduction de l'ange de façon dénotative donne une dimension mystique absente depuis le début (Dieu est mort dès la première séquence). On a dit que c'était pour inciter les hommes "fantoques conscients", à se secouer et à refuser l'engrenage. Personnellement, je trouve que cette fin est mal venue. Elle affaiblit le propos principal pour tomber, sinon dans la banalité du happy end, du moins dans un apaisement léniant. Comme si l'auteur (on sait sa prédilection pour Saint-Exupéry) jugeait être allé trop loin dans le noirceur d'un monde absurde et voulait ouvrir une porte de sortie.

Quel peut être le sens de ces dernières images qui se réfèrent à la mythologie judéo-chrétienne dans ce qu'elle a de plus puéril, l'ange gardien, sinon que l'homme est de passage dans cette vallée de larmes, son salut est dans l'au delà. Il y a un autre monde dont l'ange est le signe visible. Bienheureux ceux qui souffrent, etc. Le mysticisme serait la voie qui rétablirait la dimension spirituelle de l'homme. Je n'irai pas plus loin, laissant à cette fin toute son imprécision. "Rien n'est parfait", soupire le narrateur.

Finalement *Miserere* est un film coup de poing qui joue de la sensibilité, suscite l'émotion plus que l'analyse. C'est un cri qui pousse Charles Ritter dans une œuvre à la forme éblouissante de maîtrise et de virtuosité. Plus qu'un cri de révolte, c'est un cri de douleur. La pitié n'est pas révolte. *Miserere!* Ayez pitié.

Pierre Segnier, Caméra Club Nantais